



**K A R E N S W A M I**  
CÉRAMIQUE EN MOUVEMENT

K A R E N S W A M I  
CÉRAMIQUE EN MOUVEMENT

K A R E N S W A M I  
C É R A M I Q U E E N M O U V E M E N T

© Karen Swami, 2023  
[www.swami.fr](http://www.swami.fr)

© LIENART éditions, 2023  
60, boulevard de Sébastopol – 75003 Paris  
[www.lienarteditions.com](http://www.lienarteditions.com)

ISBN 978-2-35906-401-8  
Imprimé en République tchèque  
Dépôt légal septembre 2023

LIENART

KAREN SWAMI	LAURENCE DE CHARETTE	6
LA CÉRAMIQUE ET LES IMAGES	OLIVIER GABET	14
TERRES ENFUMÉES		25
RETOURS D'ISLANDE ET TOUAREGS		43
TERRES NUES		53
URUS		69
KINTSUGI		81
GALUCHATS		99
CÉLADONS		131
ROUGES		145
LOCQUIS		157
CONSTELLATIONS		169
<i>glossaire</i>		181

LAURENCE DE CHARETTE

journaliste, directrice adjointe de la rédaction du Figaro

## KAREN SWAMI

Un beau morceau de terre, ni vraiment brune ni tout à fait grise, mais de cette couleur vivante que nous offrent les arbres, la roche, le sable – une couleur, ou plutôt comme un reflet intérieur qui voudrait se manifester dans nos paysages extérieurs. Il faut l'arroser généreusement, la travailler, la pétrir ; et les mains qui se livrent tout entières à la glaise inévitablement nous ramènent à Adam, au premier homme, à l'enfant.

Voilà l'enfant devant nous, qui veut se dire, grandir. Karen a placé, ou plutôt jeté – car le mouvement, déjà, demande comme un arrachement, une projection, une séparation – la jolie boule brillante devant elle, au centre de la girelle. La large baie vitrée laisse pénétrer dans l'atelier une lumière pleine et douce qui se pose avec une sorte de délicatesse sur chacun des pots qui habitent la pièce. Le plateau tourne, et avec lui commence la magie du mouvement : la terre qui prend vie. D'abord, l'argile se blottit contre les mains de Karen, puis prend appui et s'élève. J'aime particulièrement ce moment : quelque chose surgit, s'écrit. Le temps tout entier se tient dans cet instant, celui de la naissance.

Les années passées s'invitent en pensée. Je revois Karen, à peine majeure, dans son petit studio parisien, un casque sur les oreilles, des fiches répandues sur le sol

et l'air saturé de volutes de cigarettes. Karen prépare les concours des grandes écoles, et ne le fait pas à moitié. Ce jour-là, l'espace est entièrement maths, philo, géo... Et rien d'autre qu'un petit rayon d'amitié ne peut y pénétrer. Samedi, il sera fête : robes, parfums, musique, amis, tout jaillira avec la même énergie. On rira, on partagera, on aimera, on grandira. Nous étions comme ces grès tendres avant la cuisson, cherchant la forme qui nous attend, coupes et pots en même temps, déjà matrices et encore enfants.

La vie s'écrit ainsi, sur le fil, en remettant l'argile entre les mains du potier. Mais qu'il faut d'abandon et de générosité pour vraiment s'y livrer ! Depuis toujours Karen possède cette vitalité qui, dans chaque chose, cherche la source, le plein, l'entier : la part de sacré. Venez, poussez la porte du bel atelier. Ces gouttes d'émail perlées sur les faïences, comme saisies dans l'instant, témoignent de cet art du présent qui nourrit son talent : faire de l'éphémère une force qui dure et se donne, révéler le mouvement.

Les souvenirs, lentement, remontent le temps. Après Oxford, Karen a gagné Berlin : la Treuhand, ce très honorable organisme de privatisation des ex-structures est-allemandes, nous l'a empruntée pour quelques années.



8 Karen porte des tailleurs et des dossiers qui ensemble soulignent plus encore sa beauté et son extraordinaire féminité, à la fois brute et distinguée. Regardez, le long du mur, ces terres enfumées, léchées par les flammes, d'une esthétique pure, racée : comme elles lui ressemblent ! Un jour, le feu a fait de nous des hommes, et du cœur de l'artiste aussi jaillit cette énergie transformatrice qui conduit la matière à son destin, la pierre délaissée à sa révélation en David. Les céramiques de Karen, nées de cette ardeur, de cette flamme qui l'anime, nous offrent des particules du grand chaudron du monde, de cet élan vital qui depuis la nuit des temps nous pousse plus loin vers nous-mêmes.



Port de Locquirec, Bretagne, 2023

Ah, justement : voici Karen enfin de retour. Quelque part à Paris, l'attendent un homme, puis une famille. Le temps s'accélère. Marché Paul-Bert, allée 2 stand 9, jeune antiquaire aux Puces de Saint-Ouen – contempler l'héritage des virtuoses du passé, vagabonder chez les grands marchands et les amateurs d'art. Boulogne, promoteur immobilier. Neuilly, responsable des partenariats pour Paris Première... Comme tous les surdoués, Karen n'est jamais rassasiée du monde, auquel elle veut se donner sans compter.

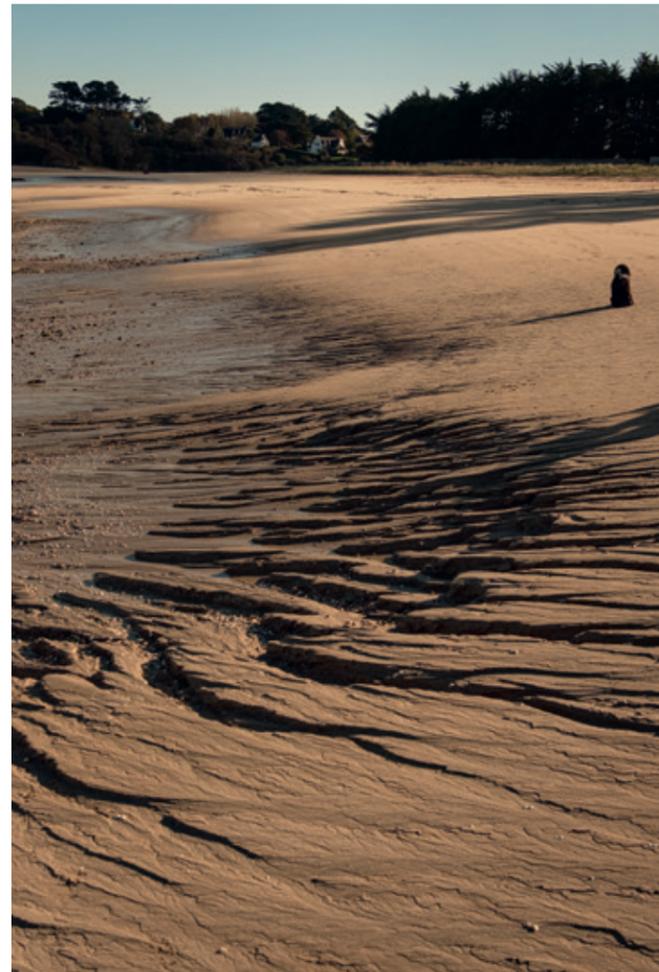
Tournassage



De découverte en découverte, son esprit se nourrit ; mais ses mains, en silence, s'ennuient. Et puis au fond d'elle, depuis toujours, quelque chose rappe, gratte, et griffe parfois. Quelque chose appelle.

Tenez, prenez ce vase, et touchez, là, ce fil d'or qui court de la bordure du pot jusque dans ses profondeurs, ses mystérieuses et gracieuses ramifications qui se fondent dans la porcelaine. Chez les Orientaux, Karen est allée puiser l'inspiration du *kintsugi*, cet art de sublimer les cassures au lieu de les camoufler, de transcender les blessures, de magnifier la fragilité qui n'ose plus se dire dans notre monde avide de performances.

La vérité naît dans le tourment de nos existences, ces moments de transition, d'éclosion, et l'artiste, par son œuvre originale, nous guide tendrement dans la traversée, en comblant nos failles de cette lumière universelle. On ne le dit jamais assez : le destin sait parfaitement ce qu'il fait. Pour lui tout est matériau, tout est cadeau. De l'univers de la télévision, Karen s'est assez vite échappée pour celui du cinéma, aux côtés des plus grands producteurs (Ariel Zeitoun, Alain Terzian...) où elle rencontre – comment en serait-il autrement ? – de beaux succès. Mais la chose, à l'intérieur, gratte ;



Plage de Locquirec, Bretagne, 2023



Tournage



12

les mains fourmillent, et le destin rit. Ah oui, comme il rit ! Karen voulait tourner, qu'elle tourne donc !

Et voilà : de retour du « tournage » difficile d'un film de Claude Miller, Karen décide de s'écouter et de renouer avec une passion de petite fille : elle s'offre un stage de poterie. Tout est en place. Le stage mène droit à un CAP, les prototypes deviennent vite des œuvres habitées d'une forte identité, le bureau de la productrice accueille un tour de potier, le sous-sol un four de cuisson, la maison de Bretagne un atelier d'expérimentations. Les premiers pots de Karen s'envolent pour Londres, à l'occasion d'ART 13. Le destin est pressé, maintenant : il a décidé d'y conduire aussi Christian Liaigre qui à son tour, séduit, présente les céramiques à Paris et à Miami. Karen s'est fait un nom, Swami ; sa renommée grandit. L'entrepreneuse se met, enfin, au service de l'artiste, et ses œuvres voyagent aujourd'hui à travers le monde tandis que, sans relâche, Karen plonge les mains dans la terre, fidèle à l'Appel.



13

**OLIVIER GABET**

Conservateur général du patrimoine, directeur  
du département des Objets d'art du musée du Louvre

## LA CÉRAMIQUE ET LES IMAGES

« La vie a beaucoup plus d'imagination que nous », aimait à rappeler François Truffaut. Une phrase qui jaillit spontanément, avec une douceur assurée, dans la bouche de Karen Swami lors d'une visite à l'atelier [fig. xx], et qui laisse songeur, de prime abord. Des mots simples à multiples entrées. S'il faut toujours se méfier de ses intuitions, il n'est pas inutile de les sonder, de les manier au prisme de la vérité. S'ils sont dits, et avec une fermeté certaine dans la voix, c'est que ces mots signifient quelque chose de profondément ancré dans la vie et le travail de celle qui les prononce. La vie est inattendue, elle réserve méandres et surprises, comme l'art céramique en quelque sorte, qui n'est lui-même qu'in fine, après le labeur, la terre, la cuisson, l'émail, les nuances de couleur, les secrets presque alchimiques des ingrédients et des textures, tout ce qui entre dans l'ordre des choses et qui pour autant n'écrit jamais rien de définitif. Des dizaines de degrés peuvent changer une apparence, dans l'inconnu du four tout peut advenir aux formes si longuement tournées, l'effondrement est même une éventualité. Et quand bien même le long cheminement apporte enfin une œuvre parachevée, elle peut alors se briser. Cela fait bien des incertitudes au cœur de l'expérience céramique. La vie et l'imagination, donc.

L'inattendu rythme le parcours de Karen Swami. Rien ne la prédestine à la céramique, ou du moins rien ne laisse entendre dans sa formation professionnelle qu'elle en fera

un jour son métier et son art. Certes sa vie amoureuse la plonge dans le monde des objets d'art, celui des antiquaires parisiens, dont le charme esquivé les parcours tout faits, les classifications ennuyeuses, pour donner à vivre les joies de la grande curiosité. L'incise personnelle n'a rien d'anecdotique, elle dessine au contraire un rapport intime, attentionné, ébloui quelquefois, aux savoir-faire, aux techniques ancestrales des arts décoratifs, à ce goût librement éclectique qui laisse vagabonder dans les chemins de traverse, loin des allées bien balisées. Dans la conversation, Karen Swami glisse quelques noms de ces marchands dont le regard compte, de ceux qui sont comme des sésames, de ceux qui font tout comprendre, quelques indices dans la géographie très parisienne des déambulations d'amateur d'art, les porcelaines d'un XVIII<sup>e</sup> siècle virtuose rue de Beaune, les privautés très Sécession rue de Lille. Si une créatrice ne se définit pas par le nom des autres, admettons seulement que ces derniers nuancent le portrait artistique, offrent des clés de référence : on est souvent ce que l'on aime.

Karen Swami vient de l'image, l'image animée, le cinéma. Là encore, cela n'est pas neutre. L'image peut être piège, l'image est loin de l'objet, comme il y a loin de l'espace bidimensionnel de la toile où le film se projette au défi toujours risqué de la troisième dimension. Karen Swami est passée de l'un à l'autre, a traversé l'image en quelque



sorte, sans jamais la renier. Productrice de cinéma, elle s'y forge un caractère et des principes, ceux d'une femme qui veille, décide, anticipe, construit des budgets, elle slalome entre les risques, figure de style et passage obligé du genre. Les femmes de sa génération et qui viennent du cinéma ont une trempe certaine, il faut jongler, subir, s'en amuser, être dans la distance sans amertume. Elle confiera plus tard : « Finalement, je n'ai jamais fait un film qui m'ait vraiment plu... » Du constat posé et formulé avec netteté, sans afféterie, elle fait une force que le destin aide. Pour donner un écho inédit à sa passion de l'objet, Karen Swami se lance dans le tournage, délice des ambiguïtés sémantiques

16 cinéma / images / céramique : elle fait quelques stages auprès de céramistes, apprend à tourner, à monter des formes, qu'elle façonne avec une concentration nouvelle, sans se laisser de la variation sur un même thème. Elle s'achète son propre tour, puis un petit four de cuisson qui, s'il la limite à explorer des dimensions modestes, lui offre également le privilège de pratiquer au gré de ses envies. Elle installe le tout dans son bureau de production, niché rue Rousselet. Tournages et tournage s'enchaînent en une résonance parfaite, un scénario sur le bureau, un vase sur le feu, l'agilité et le désir. Un jour, un décorateur travaillant sur l'un des films en cours passe la tête, admire les premières œuvres.

De son bureau-atelier, elle n'est qu'à quelques pas du royaume d'un grand nom de l'architecture intérieure et du design, Christian Liaigre. En quelques décennies, sans conteste possible, Liaigre le visionnaire devient le grand passeur d'un certain style français, fait de rigueur et de confort, de sensualité et d'efficacité, chacun de ses meubles, chacun de ses intérieurs en témoignent. Devant les premières céramiques de Karen Swami, sans doute aussi impressionné par cette quête obstinée, il lui achète très vite vases et objets qui commencent à emplir l'atelier-bureau de la rue Rousselet ; une complicité naît, comme si avec justesse Liaigre avait relevé dans ces créations ce qu'elles pouvaient donner plus encore aux espaces qu'il imaginait avec tant d'exigence. Un jour, la confiance offerte ouvre des pans entiers de liberté. Bientôt, le cinéma est une page qui se tourne, la céramique devient l'obsession première, sans cassure ni drame.

Obsession céramique, l'expression peut effrayer, sans doute. Mais ne faut-il pas un sentiment puissant et une volonté acharnée pour faire d'une passion d'enfance puis de l'âge adulte le motif d'une vie ? Il y a chez Karen Swami cette idée que les choses doivent être faites parce que c'est ainsi qu'il faut les faire, plénitude et devoir, des notions très nobles, et très rares. Elle y associe l'humilité de celle



Atelier à Locquirec, Bretagne, 2023

qui reprend le cours de ses nouvelles études, renoue avec l'école, passe un CAP pour renforcer sa maîtrise technique, avant d'ouvrir son propre atelier en 2013. Dès lors, elle ne cessera plus jamais de consacrer sa vie à la céramique, recherche perpétuelle en toute chose, la couleur, les couleurs, et les murs sont recouverts de ces nuanciers où les essais d'émaux, les dosages, s'échantillonnent à l'infini, puisque la couleur en céramique est l'art du mélange, de la chimie et de la surprise. Il faut écouter Karen Swami parler de la couleur et de la matière pour saisir pleinement ce qu'est l'essence de son travail : « Quand il sèche, le grès de Saint-Amand passe par toutes les variations de gris, camaïeu clair ou plus profond. Sa première cuisson, dite de dégourdi, lui donne un rose saumon atroce, alors que cru il est d'un gris sublime, un gris de ciel. » La céramique, c'est autant la main que l'œil, la sensualité et les théories de Chevreul. Elle passe des heures à perfectionner la forme d'un vase, le tournage paraît infini, mais elle forme et tourne à main levée, inlassablement. Quand Karen Swami a entamé ce nouveau chapitre artistique, il se devinait encore une certaine résistance à l'idée du travail manuel, la céramique était un peu méprisée, le côté poterie de la chose, il était encore rare de changer d'univers professionnel, surtout quand il revêt un glamour évident, pour travailler de ses mains. Depuis tous ces a priori ont été heureusement balayés, mais il ne faut jamais oublier qu'ils ont existé. Karen Swami dévore les numéros de *La Revue de la Céramique et du Verre*, court les expositions, visite d'autres ateliers et rêve devant les vitrines des musées, toujours en quête d'un savoir, d'un effet de matière, de l'enchantement d'une surface lustrée ou d'un motif immémorial.

Dans l'atelier, images, photographies et cartes postales sont punaisées au mur ou sur un bout d'étagère, l'image est là, toujours, point de repère, émulation, ou les deux ensemble. Bientôt, elle rend hommage à Bernd et Hilla Becher, figures de la photographie conceptuelle à l'allemande, systématique, construite, un brin austère, sans faille. Inventaire du monde contemporain, leur œuvre

répertorie les lieux industriels, les architectures agricoles, hangars, antennes, silos à grain, châteaux d'eau. À des années-lumière semble-t-il de l'imaginaire de Karen Swami, et cependant elle s'émancipe des formes plus traditionnelles, reprend les silhouettes des bâtiments typologiques, noir de fumée, fentes de cuisson réparées patiemment à la poudre d'or, *kintsugi* des temps modernes. Car dans la technique comme dans le processus créatif, la céramiste ne craint pas l'approche itérative, en fait même sa signature, elle essaie, elle revient, elle reprend un élément qu'elle agrège à un autre, elle mêle intuitivement deux possibilités pour en faire naître une troisième, elle n'hésite pas à user d'un savoir-faire à contre-courant de la matière. À l'instant, elle avoue l'attraction exercée sur elle par le noir, noir de fumée, évaporation du carbone, et tout à côté, sur une autre pièce, le céladon émaillé, savoureux, semble s'écarter d'une surface de laque d'or comme pour mieux la laisser chanter. L'obscurité, la lumière, le sombre et l'éclat, l'art du contraste, *l'éloge de l'ombre*. La céramique, c'est un peu aussi « le hasard et la nécessité », pour reprendre le si beau titre du biologiste Jacques Monod. Karen Swami ose souvent faire des aléas la matrice d'une idée : quand elle laque, elle ne fait que cinq passages à l'essuyé, suffisants pour créer un effet de sensualité, bien loin des méthodes plus orthodoxes



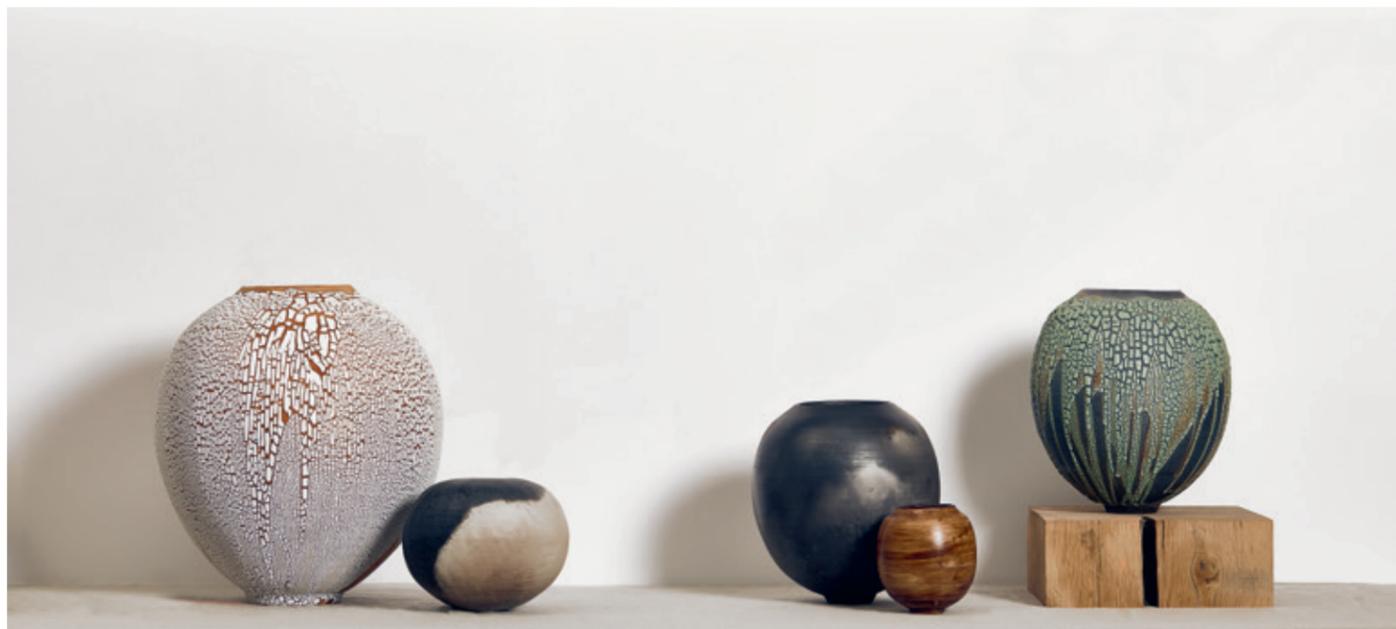
Atelier à Locquirec, Bretagne, 2022

des laqueurs japonais. Pas bravache, elle reconnaît humblement qu'elle n'est pas dans le sillon des traditions, qu'elle laisse à d'autres ce mot de perfection largement galvaudé. À ses yeux, la question du fini est purement subjective, il y a autant de beauté dans le processus de création que dans l'œuvre achevée, ou considérée comme telle, avec émotion elle avance que la beauté se niche souvent dans ces moments de transition, et n'oublie pas que cette attitude personnelle a pu être, à ses tout débuts, mal comprise. Sa singularité, elle va jusqu'à la cultiver dans l'usage des mots, voire dans le détournement des termes canoniques de la céramique. Quand, chez les maîtres japonais, le *kintsugi* est une manière de restaurer une pièce brisée en lui conférant une nouvelle valeur, plus importante encore que la pièce originelle intacte, une réparation qui devient aussi spirituelle que matérielle, Karen Swami en conserve la philosophie mais l'applique avec plus de liberté, comme une catégorie morale plus que simplement artistique. Dans le répertoire plus européen, si prisé au XVIII<sup>e</sup> siècle et pendant la période Art déco, elle aime dire « galuchat »

dans un sens un peu différent, et finalement pertinent, oubliant la matière initiale, celle d'un cuir de poisson, pour emprunter le chemin de la déclinaison de l'émail. Quand le céramiste Jean Besnard, dans les années 1930, obtenait un effet « perlé » en ajoutant de la cire à ses émaux, Karen Swami imagine de mêler à ces derniers de la cendre d'os en un jeu très subtil de matières.

Il n'y a pas de véritable créateur qui ne soit un passeur généreux. Il n'y a pas de véritable artiste qui n'ait le sens de la généalogie de valeurs et de sources dans laquelle il s'inscrit. Karen Swami ne déroge pas à cette règle, converser avec elle dans la quiétude de l'atelier, c'est entendre comme une rhapsodie douce des noms magiques, rassurants, étonnants, qui forment un à un son musée imaginaire. Magiques, car la pratique plusieurs fois millénaire de la céramique renvoie à des civilisations lointaines dans le temps et dans l'espace. Rassurants, puisque leur seule connaissance atteste une conscience de cette histoire commune, qui ne vient pas de nulle part mais s'enracine dans l'Art. Étonnants, parce que souvent ils ne convoquent pas des références

littérales, parce qu'ils entretiennent une sorte de distance bienveillante avec les créations de Karen Swami, ils ne sont pas cités dans une forme plastique, mais posés comme des jalons respectés et aimés, sans parenté forcée. « Noms de lieux, noms de personnes », nous murmure Marcel Proust. Il y a de la jubilation à citer ces noms comme autant d'hommages sincères, des marques de gratitude à travers les siècles. L'homme de musée ne peut y être que sensible, il y voit les fils arachnéens des associations d'idées et d'images, un panthéon tout personnel qui se dégage subtilement de la gangue des voyages et des expériences. Côte à côte, on y découvre la porte d'Ishtar, l'une des huit portes de Babylone dressées par Nabuchodonosor II au VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère, qui aujourd'hui toise les visiteurs du Pergamon à Berlin, avec ces grands parements de céramique émaillée de bleu flanqués de dragons et de taureaux majestueux, moins terribles qu'attendrissants. Voisinent les vases de Suse, dans l'actuel Iran, provenant de cette incroyable nécropole d'où furent exhumées des milliers de céramiques datant du IV<sup>e</sup> millénaire avant notre ère : chacune de formes radicales, vases de terre cuite très fine, épousant une théorie



d'animaux merveilleusement peints, bouquetins aux cornes d'une disproportion toutefois gracieuse, des oiseaux d'un lyrisme stylisé, le tout posé sur des motifs abstraits d'un graphisme ferme, frises de triangles et de chevrons. À cette Mésopotamie antique et rêvée, Karen Swami ajoute son amour des céramiques grecques, les contrastes appuyés, figures noires sur fond rouge, et inversement, à l'infini, jusqu'aux créations crétoises de Kamarès, période minoenne, qui à sa seule évocation provoque le frisson tant elle semble nous plonger dans la pure mythologie, pichets d'un modernisme tout droit sorti des années 1950, ornements amples, presque psychédélics, où l'on distingue des ocelles et des ramages. Sa connaissance érudite la fait pencher vers les *bucchero nero* étrusques, ces vases et aiguières d'un noir profond, rendus plus radicaux encore par leurs formes simples, comme des éclats de basalte, des formes tranchantes, qui ont inspiré les émules de Joshua Wedgwood quand triomphaient le néoclassicisme et le retour à l'antique. Se jouant de l'archéologie, Karen évoque tout autant les céramiques sigillées romaines, le comble de

l'élégance, flamboyance de la surface vernissée, décors et reliefs ton sur ton, imprimés ou rapportés, dont la fragilité fait oublier un peu qu'elles connurent un succès infrangible, des bords de la Méditerranée aux lointains de la Gaule. Plus téméraire encore, elle explore les trésors de la culture de Nagada qui s'épanouit en Haute-Égypte quatre mille ans avant notre ère, en particulier ces grands vases fusiformes rouges à sommet noir fumé d'un effet de contraste saisissant et résolument audacieux, évacuant tout motif au profit de la seule couleur, une curiosité qui l'amène plus loin, dans la sphère asiatique : à plusieurs reprises elle mentionne comme importants dans la constitution de sa culture céramique, pratique et visuelle, les céramiques Song ou les céladons coréens si délicatement gravés. Aux inspirations antiques, elle ne manque pas d'associer les grands incontournables de la céramique européenne, et ses choix éclairent autant son éclectisme assumé que son inextinguible soif de connaître et d'arpenter l'histoire des arts décoratifs ; au détour d'une phrase, elle dit sa passion pour ce joyau de la Renaissance qu'est la céramique de Saint-Porchaire,

sans nul doute l'une des plus raffinées qui soient, celle qui couronne depuis le mitan du XIX<sup>e</sup> siècle les plus belles collections particulières ou muséales, des Rothschild à John Pierpont Morgan, du musée du Louvre au Metropolitan Museum of Art. Cette « orfèvrerie de terre », pour reprendre le titre d'une exposition remarquable au musée national de la Renaissance à Écouen en 1997, déploie une créativité aussi remarquable que rare, et si Karen Swami exprime son admiration, elle reconnaît que son travail ne l'illustre pas pour autant, qu'il n'y a aucun parallèle formel ou décoratif. C'est dans cette reconnaissance des grands devanciers qu'elle assure sa propre liberté, et ce qui vaut pour Saint-Porchaire vaut aussi pour les « blancs de Chine » immaculés de la manufacture de Saint-Cloud ou pour la rocaïlle crémeuse de Pont-aux-Choux, deux productions céramiques du siècle des Lumières qu'elle vénère. Et quand on avance dans le temps pour se rapprocher de notre époque, elle relève le rôle essentiel des grands modernes, Carriès ou Decœur, Lenoble ou Besnard qu'elle aime plus pour leurs lignes épurées ou savantes que pour leurs effets de surface, leur émaillage ou leurs décors. Avec une pudeur

non feinte, elle reste discrète sur ses contemporains, elle ne glisse que quelques noms, éloquents cependant, Magdalene Odundo, Alex Ebüzziya Siesbye, Taizo Kuroda, une triade capitoline de la céramique d'aujourd'hui, une Britannique née au Kenya dont les vases semblent naître de l'alliance des Arts premiers et des Arts and Crafts d'un Christopher Dresser, une Turque qui manie les engobes bleues d'une intensité irradiante digne d'une toile de Rothko, enfin le Japonais maître de la porcelaine blanche aux œuvres évanescences et inframincis, la forme et les images, encore. À la lecture de cette lignée enchantée, on réalise bien vite que l'œuvre de Karen Swami y puise avant tout une énergie, une forme de patience, la croyance aussi dans le travail continu et incessant sur des formes aimées, répétées sans lassitude, en ce que c'est l'unique de chaque cuisson, sa part de chance, en ce que c'est l'expérimentation d'une glaçure, d'un mélange hasardeux ou calculé, qui l'animent plutôt que la recherche frivole de formes inédites ou originales jusqu'à l'impossible, plutôt qu'une virtuosité plastique somme toute vaine. Chez Karen Swami, le maniérisme n'a pas sa place.



**Cratère au poulpe**  
site de Ligortynos, Minoen récent, 1400-1200 AEC  
céramique  
H. 40 ; D. 51 cm  
PARIS, MUSÉE DU LOUVRE, DÉPARTEMENT DES ANTIQUITÉS GRECQUES, ÉTRUSQUES ET ROMAINES, CA882



**Amphore**  
site de Cerveteri, culture étrusque – période orientalisante, 720-580 AEC  
bucchero  
H. 101 cm  
PARIS, MUSÉE DU LOUVRE, DÉPARTEMENT DES ANTIQUITÉS GRECQUES, ÉTRUSQUES ET ROMAINES, AO3208



**Ensemble de vases de type cornet et de vases à panses ovoïdes**  
site d'El Amra, 3<sup>e</sup>–4<sup>e</sup> millénaire AEC  
céramique  
SAINT-GERMAIN-EN-LAYE, MUSÉE D'ARCHÉOLOGIE NATIONALE ET DOMAINE NATIONAL DE SAINT-GERMAIN-EN-LAYE, MAN77705.1.08, MAN77705.1.09, MAN77705.1.14, MAN77705.1.01 ET MAN77705.1



**Coupe**  
fours de Jingdezhen, dynastie Song (960-1279), XII<sup>e</sup> siècle  
porcelaine, glaçure  
H. 5,4 ; D. 9,5 cm  
LONDRES, VICTORIA AND ALBERT MUSEUM, C. 45-1946

On ne peut qu'aimer l'assurance calme qui est la sienne quand elle précise avec clarté qu'elle aime travailler les mêmes formes, s'exprimer dans une même échelle, humaine, immédiate, sans les artifices d'un atelier bourré de collaborateurs qui donneraient l'illusion du neuf à tout prix ou du monumental un peu gratuit. C'est l'écho serein de ses deux lieux, en Bretagne, une maison perdue dans la nature, et à Paris, un atelier ouvert sur la rue, une vitrine-bandeau par laquelle la lumière entre généreusement, caresse les céramiques posées avec soin, sans scénographie grandiloquente, avec une précision tout asiatique, l'objet à sa place, l'air circulant entre les œuvres. En se penchant, on devine de l'autre côté de la rue, pas tout à fait en face, la maison de Paul Follot, cet architecte artiste décorateur qui incarne à lui seul le délicat passage entre l'Art nouveau et l'Art déco, un familier des créateurs qu'aime Karen Swami. Dans le grand espace plein de clarté, aucune fioriture ne dérange la vue et n'entrave l'expérience du regard. Dans un renforcement du mur, une

photographie est accrochée un peu haut, elle ne surplombe pas les œuvres qui l'entourent, elle paraît veiller sur elles, les protéger même. Une image, encore une, le réalisateur David Lean sur le tournage de *Lawrence d'Arabie* en 1962 fait une pause, chemise blanche aux manches retroussées, perdu dans l'immensité, le regard fixant un point hors champ. En noir et blanc, un homme assis dans un désert de terre desséchée, où les craquelures innombrables forment un sol d'une élégance tellurique. L'œil se prend à guetter cette surface si graphique sur les céramiques qui avoisinent, l'y reconnaît aussitôt. Karen Swami évoque les heures à rechercher dans le silence de l'atelier comment reproduire cet effet, à la fois sensuel et âpre, sur la rondeur de la panse de deux vases, les écailles y sont tout à la fois enracinées et prêtes à être détachées, la force et la fragilité. Et le pouvoir des images qui n'est jamais loin, chez elle, de cette puissance de la céramique : « Il faut faire les petites choses comme si elles étaient grandes » (François Truffaut, *Histoire d'Adèle H.*).



**Madgalene Oundo**  
[sans titre #10] 1995  
faïence  
H. 53,3 ; L. 30,5 ; PR. 30,5 cm  
NEWARK (NJ), NEWARK MUSEUM,  
96.29



**Alev Ebüziya Siesbye**  
*Coupe bleue à bord rayé jaune* 1990  
grès émaillé  
SÈVRES, MANUFACTURE ET MUSÉE NATIONAUX,  
MNC28574



**GALUCHAT** (détail)  
À l'arrière-plan, David Lean  
lors du tournage de *Lawrence d'Arabie*



TERRES  
ENFUMÉES

## TERRES ENFUMÉES

*L'idée de départ de Karen Swami était de reproduire et pérenniser le camaïeu de gris qu'offre le grès de Saint-Amand lorsqu'il sèche, ses nuances subtiles mais hélas éphémères. Elle en vient alors à expérimenter les cuissons d'enfumage. Ce sont le plus souvent des terres blanches, polies de longues heures avec une agate lorsqu'elles sont encore crues. Cuites à 1 000°C dans un four à gaz, elles sont extraites du four à cette très haute température, puis placées dans un contenant rempli de sciure de bois, un peu à la façon du raku. Au contact des pièces incandescentes, la sciure s'enflamme ; l'artiste joue alors avec l'ouverture et la fermeture du contenant pour influencer sur la carbonisation partielle des céramiques. Une fois refroidies, les pièces sont le plus souvent cirées à l'encaustique.*

Pièces enfumées, juste après l'enfumage





Les pièces sont polies avec une agate tout au long du séchage. Le dernier polissage se fait à l'agate, sur terre sèche préalablement huilée.





La pièce est tournée, puis encore crue, polie de longues heures avec une agate.  
Elle est ensuite cuite une première fois dans un four électrique. Réchauffée à nouveau,  
la pièce est sortie du four à 800-900°C et plongée dans un fût rempli de sciure de bois.  
Au contact de la céramique incandescente, la sciure s'enflamme, génère de la fumée  
qui va « pénétrer » dans l'argile.  
Il s'agit pour la céramiste de jouer avec le temps d'exposition à l'air et de créer  
une atmosphère pauvre en oxygène en recouvrant le fût et les flammes d'un couvercle  
afin d'influer sur l'aspect final de la pièce et sur la densité de l'enfumage.

